

PUBLICATIONS EXÉCUTÉES PAR ORDRE
DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL
DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

L. SONOLET ET A. PÈRES

MOUSSA ET GI-GLA

Histoire de deux petits Noirs



LIVRE DE LECTURE COURANTE



LIBRAIRIE ARMAND COLIN



~ PARIS ~

LÉON COLMET-D'ARCE

Moussa et Gi-gla

Histoire de deux petits Noirs

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

MOUSSA RENCONTRE M. RICHELOT. — LE DÉPART.

— Monsieur, est-ce que vous voulez me prendre pour faire votre petit boy ?

Celui qui parlait ainsi était un petit enfant noir de treize ans. Il avait une figure vive et intelligente. Ses yeux brillaient comme des perles. Il portait un grand boubou blanc bien usé, bien rapiécé, mais d'une propreté irréprochable. En saluant très poliment, il s'était arrêté devant un Blanc vêtu d'un complet de toile khaki et portant une longue et belle barbe blonde. Ce Blanc s'appelait M. Richelot et il faisait du commerce en Afrique occidentale française, principalement au **Dahomey**. Pour le moment, il voyageait en chaland¹ sur le **Niger** et il allait à **Tombouctou**² faire d'importants achats de sel, car c'est dans cette ville que les caravanes l'apportent des mines. La scène que nous racontons se passait à peu de distance de Tombouctou, dans une rue du village de Saraféré qui se trouve sur le **Bara-Issa**, l'un des bras du Niger.

M. Richelot regarda le petit garçon en souriant et lui dit :

— Tu parles joliment bien français, petit. Comment cela se fait-il ? D'habitude, les enfants de ton âge me disent : « Moussié, moi faire petit boy pour toi. » Mais, ta parole est aussi correcte que celle d'un Blanc.

— C'est que j'ai été cinq ans à l'école de Djenné, répondit le petit.

1. *Chaland*. — Bateau plat en bois qui se meut le plus souvent à la corde ou à la perche.

2. Voir carte page 144.

C'est dans cette ville que je suis né et ma mère y a longtemps habité. Nous sommes de race sonraï.

— Comment t'appelles-tu?

— Moussa, Monsieur.

— Eh bien, Moussa, tu tombes à merveille. J'avais justement besoin d'un petit boy de ton âge. Seulement je vais t'emmener au Dahomey et peut-être même ailleurs, car je voyage beaucoup pour mes affaires. Ça ne te fait rien?

— Au contraire, Monsieur, je serai très content de voyager. J'aime beaucoup voir du pays. Ça instruit.

— Tu as raison, Moussa. Décidément, tu m'as l'air d'un brave petit homme pas bête. Dis-moi, sauras-tu bien dresser mon lit, préparer mes vêtements, blanchir les souliers et le casque, faire des commissions?

— Oh ! oui, Monsieur, vous verrez.

— Tu as un papa, une maman ?

— Je n'ai plus que ma maman. Elle vend des kolas sur le marché. Mon père est mort, il y a déjà plusieurs années.

— Allons voir ta maman.

Tous deux s'en vont vers le marché et ils trouvent de suite la mère de Moussa, Fatimata, assise devant unealebasse pleine de kolas. La pauvre femme n'a guère eu de chance dans la vie. Son mari est mort, lui laissant quatre enfants dont



Fig. 1. — Moussa.

Moussa se trouve l'aîné. Avant lui, elle a eu un autre fils, nommé Tiékoura, qui aurait maintenant près de vingt ans. Mais, six ans auparavant, est arrivé un événement terrible et extraordinaire. Un soir, Tiékoura qui s'était un peu éloigné de la ville n'est pas rentré à la case de famille. En vain, on l'a cherché dans tout le pays. On n'a pas retrouvé la moindre trace de lui et plus jamais on n'a reçu de ses nouvelles. Quelle peine cruelle pour Fatimata qui répète sans cesse :

— Pauvre Tiékoura ! Bien sûr, il faut qu'il soit mort. Autrement il n'aurait pas manqué de nous revenir.

M. Richelot expliqua à Fatimata qu'il allait emmener Moussa au Dahomey et qu'il lui donnerait vingt francs par mois, sur lesquels il enverrait quinze francs à sa maman. La pauvre marchande de kolas se sentit bien triste de voir partir son Moussa, surtout après le malheur qu'elle avait eu avec Tiékoura, mais l'annonce d'un peu